

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 18

Artikel: La bonne paix
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qué tant qu'au cor - don, Vai - tsé lo pour -
li - za, tai, Pin - dzon, Tai, Mo - tai - la,
se vo z'a ri - à, O - ra ne tsan -
taila ein de mè - me, Ma po lo pour -
vo se vo vol - liai. Grand ma - ci, por -

ro Pin - dzon Qué n'est pe - qua bon.
as - se - bin Fé - dé - vo dão bin.
tein très - ti Po no re - dzo - i.
ro Pin - dzon, L'est gras qu'on tas - son.
tâ - vo bin Tant qu'a l'an qué vint.

Le prix du passage. — Il pleuvait à verse, comme lundi soir. Une demoiselle hésitait à traverser le torrent de boue qui coulait sur la chaussée. Elle voit passer un brave ouvrier. Elle l'interroge :

— Hé ! m'sieu, seriez-vous assez aimable pour me porter sur l'autre trottoir ?

— Et pourquoi pas !

Et, ce disant, l'ouvrier prend la demoiselle dans ses bras. Lorsqu'il est arrivé au milieu de la rue :

— Embrassons *papa* ou je lâche tout ! fait-il. La demoiselle embrassa *papa*.

COUMO Y'A TREINT'ANS

A TIUTAVÈ cliaque que racontavè lo *Conteu* ain houitante-houit; y'a don bau et bin treint'ans. L'est onna vretablie vilhie po su. Et tot parâi le seimblie que l'est d'ouai. N'y'a rein dè novi dézo lo sélâo.

A liairè lè papâi, desai don lo *Conteu*, ain houitante-houit, cein va mau po la Suisse du on part dè dzo, rappoo à cliaò dou ào trai compagnons dâi z'Allemagnes que l'ant coffra po lè fottrè frou, po cein que miquemaquâvant dâo grabudaz pè Zurique et dein lo Grand Conset dè Berlin iô se lâi a conseillers que reimparânt cliaò compagnons, y'ein a que ne démandant pas mî que dè frère la guerra à la Suisse.

Lâi a on certain Poutequamre, que ne vaut pas tchâi, qu'est lo pe einradz dè ti et que ne fâ qu'no dèlavâ. Mâ que fassant atteinchon ! Ora que n'ein lo landstourme, faut pas que sè vignant frottâ pèce, kâ permi cliaò vilhio lâi y'a dâi lulus que pouant tsanta cliaò tsanson dâi z'autro iadzo !

No sein dâi lurons dâo melion dâo diablio,
No sein dâi lurons que ne craigneint nion !

Et ma fâi, gâ dè devant se y'avâi onna niéze einmodâie, kâ noutron landstourme compiè dâi gailla ferme quie et quasù ti dè la sorta dè ci mousquatéro dè Bourneins que devessâi parti ein 47 po la campagne dâo Sonderbon. Ne savâi pas se volliâi mettré dein se n'abressâ dâi pantalons nâovo ào bin dâi vilhio.

— Preinds-lè ti lè dou, lâi fâ sa fenna, te sari bin conteint dè poâi tè retsandzi quand te sari mou.

— Rein dè cein, repond lo brâvo sordâ, et quand revindri avoué mè dou pantalons crebliâ dè bâllès, que vâo-tou que metto ?

Po on luron, l'étâi on luron césique !

Une raison. — Un individu compareât devant le tribunal de police pour avoir dérobé un portemonnaie.

— Pourquoi n'avez-vous pas porté au poste de police le portemonnaie que vous avez trouvé l'autre soir, à 11 heures et demie ? demande le président.

— Monsieur le président, il était vraiment trop tard.

— Et le lendemain ?

— Oh ! le lendemain, le portemonnaie était... vide.

Comment s'alimenter au mieux, malgré les restrictions actuelles ou futures (cartes de graisse, pain, lait, fromage, etc., etc.)? par le Dr. PORCHET. — Guide pratique de 80 pages, fr. 1.— ; 10 ex., fr. 9.50 ; 100 ex., fr. 90. — Éditeur : Imprimerie Vaudoise, Lausanne.

Le problème de l'alimentation familiale devient toujours plus difficile à résoudre ; il le sera vraisemblablement plus encore dans l'avenir. L'auteur a entrepris la tâche ardue, mais utile, de renseigner le public sur la façon la plus économique de s'alimenter au mieux actuellement et sur les précautions à prendre en vue de l'hiver prochain. Il donne de brèves directions scientifiques sur l'alimentation, d'abondants renseignements pratiques sur les denrées alimentaires, en indiquant les plus avantageuses suivant les prix atteints par elles, et sur la façon la plus économique de les utiliser au mieux.

Des types de menus hebdomadaires et des recettes culinaires adaptées aux restrictions actuelles montrent comment ces directions s'appliquent pratiquement. Quelques renseignements sur les petites cultures à plus fort rendement alimentaire terminent cette publication. Dans tous les milieux, à la ville comme en campagne, on aura profit à suivre cet excellent guide. Cette publication se répandra rapidement dans les familles.

Un couple qui compte. — Une femme alla se plaindre de son mari au pasteur. Elle lui exposa longuement tous ses griefs. Le bon ecclésiastique, sans entrer dans le détail des scènes conjugales, exhorte la bonne femme et lui dit que les époux doivent se supporter mutuellement, à défaut de quoi point de paix dans le ménage. D'ailleurs, ajouta-t-il, ne savez-vous pas que *les deux ne font qu'un*.

— Ah ! monsieur le pasteur, reprit la plaignante, je voudrais que vous nous entendiez, quand nous nous querellons, mon homme et moi, vous croiriez qu'on est vingt.

LA BONNE PAIX

Tout le monde parle de paix. Tout le monde désire la paix. Ce n'est pas étonnant, après quatre ans de guerre. Et quelle guerre ! La plus terrible de l'histoire ; celle dont le monde entier pâtit, belligérants et neutres.

Mais, en dépit de l'impatience qu'on a de voir s'abaisser les fusils, on ne veut pas d'une paix quelconque. On veut la bonne paix, celle qui remettra pour longtemps les épées au fourreau et qui permettra à l'humanité de reprendre, dans le sentiment d'une durable sécurité, son labeur ordinaire, brutalement interrompu.

Et, à propos de paix, ce n'est pas sans une certaine curiosité que, au hasard de nos lectures, nous avons relu le chapitre intitulé : *La Paix*, du livre de Samuel Cornut : « Essais et Confessions » (Payot et Cie, éditeurs, Lausanne).

Ce livre date de 1910, il ne faut pas l'oublier.

Voici quelques passages caractéristiques de ce chapitre, qu'il est intéressant de rappeler, en ce moment. Certes, il vaudrait la peine de le citer tout entier. Lisez-le.

A UTOUR des tapis verts, c'est un accord de voix suaves. Un nom vole de bouche en bouche : La paix ! la paix ! la paix ! On cherche d'instinct la voix de Bethléem au plafond des chancelleries ; mais ce ne sont pas les anges de Noël, ce sont des diplomates en cravate blanche, c'est le concert européen, cette répétition du Millenium, où le tigre viendra paître aux côtés de l'agneau. Les puissances, les trônes et les dominations, les majestés, les altesses et les excellences, tous se passent et se repassent ce mot d'ordre, qu'ils ont pris à l'Evangile en y laissant tout le reste. Chacun d'eux a son grand sabre à ses côtés ; mais c'est pour garantir la paix. Chacun a derrière lui un demi-million d'hommes dressés à sauter à la gorge de leur prochain ; mais c'est par amour pour la paix...

Mais ces bouches enfarinées, toutes pleines et bavantes de mots bénins, ne nous disent rien qui vaille. Il y a, tous les ménages mal assortis nous le diront, une bonne et une mauvaise paix. La paix de Nicolas n'est pas l'union des cœurs, c'est l'union des peurs. Et c'est l'union des coffres-forts. La paix du monde, ce sont nos

financiers qui la font et ce sont les bourgeois qui la ratifient. Ceux-là tremblent pour le dividende, ceux-ci tremblent pour leur peau. On a la paix sur la lèvre et la haine dans le cœur... On a la paix sans avoir le repos. On a la paix sans confiance et sans amour. On a la paix des gredins qui se donnent mutuellement leur parole d'honneur qu'ils ne troubleront le sommeil du voisin ; en attendant, on ne que d'un œil...

Paresse, égoïsme, lâche découragement, cachent sous la paix de milliers de familles, relations les plus correctes ne sont parfois de honteux compromis. Pour *avoir la paix*, capitule sur tous les principes : devoir, honneur, la plus élémentaire honnêteté sont la façon de la tranquillité des ménages, et bien sûrement murés tout vifs dans la tombe d'un simple Dreyfus. On pardonne pour en faire garder toute sa rage au fond du cœur ; mari cent fois refait se résigne à fermer yeux par veulerie, intérêt ou sensualité.

Toute cette lassitude, tous ces malpropres marchandages mènent très loin, ou plutôt bas, jusqu'aux abîmes mornes où la paix va tout entière dans la stupidité...

Il n'y a pas de bonne guerre, sans doute, mais il y a une paix mille fois pire que la guerre : c'est le mensonge de la paix ; c'est la rancune, peureuse, où se consument et s'éclatent nos sociétés insatisfaites et nos âmes quiètes. Des annexés mal résignés, des conquérants mal rassurés, des religions et irréligions qui se jettent mutuellement l'anathème, des classes sociales qui répondent à l'exploitation par le sabotage, à la grève par le lock-out, voyez sur quel air tourmenté les peuples, ayant d'asseoir leur pauvre vie, tremblant comme des sinistrés calabrais !

La tranquillité d'humeur de l'égoïste est à loin de la paix que de la charité. La paix, vraie paix ! Dans un monde tout retentissant son nom et rempli d'enluminures où elle ne connaît guère ses traits, sera-t-elle toujours si triste ?

Toute notre vie, toute vie est une bataille, faut se battre contre la foule, contre ses voisins, contre ses proches. Il faut se battre contre soi-même. Il faut se battre contre les choses, parfois pour installer un meuble ou planter un clou. La nature, ou ce qu'on appelle ainsi, une somme énorme d'efforts et de conflits : l'industrie du castor, la vitesse du cheval, la sociale des abeilles, les fonctions et ingénieries des plantes, sont la récompense des siècles et de millénaires de contrainte d'entêtement, de furieux assauts...

Tuer ou être tué, voilà le dilemme ; se battre toujours, mais avec toujours moins de haine, voilà l'idéal. C'est ici qu'intervient la paix, qu'elle joue en pleine et furieuse mêlée son magnifique. Elle ne paralyse point le cœur, mais elle lui ôte sa pointe envenimée ; elle détend aucune énergie, mais elle adoucit coûts débordants et tumultueux de passage sauvage... La paix n'est pas l'antithèse de la guerre, elle en est le correctif.

Ce qui distingue la véritable paix, c'est qu'elle crée la paix autour d'elle, une paix joyeuse, joint à la tranquillité la vivacité de l'esprit.

La paix sans la force de l'âme est la chose plus méprisable du monde. Aimer la paix tout prix, c'est la corrompre et se laisser rompre par elle en retour... La seule paix sincère, c'est la vie en mouvement, mais la sans la fièvre, la vie qui se modère d'elle-même et se règle elle-même, et se transforme en

monie ; c'est l'action sans l'agitation ; c'est la force, mais la force consciente et sanctifiée par l'amour ; c'est la religion, mais délivrée des terreurs mystiques et du fanatisme...

SAMUEL CORNUT.

A l'œil ! — Un juge, qui a le malheur de loucher, a devant lui trois inculpés, pour les interroger.

S'adressant au premier, mais ayant son œil malade tourné vers le second :

— Vos noms et votre domicile ?

Le second inculpé, se croyant interrogé, répond.

Le juge le regardant avec sévérité :

— Je ne vous ai pas interrogé, vous !

Aussitôt le troisième prévenu sur qui l'œil malade est maintenant fixé :

— Mais je ne vous ai pas répondu, monsieur le juge.

LE TOURNANT DANGEREUX

Nous sommes en pleine lune rousse et à la veille des saints de glace, que leurs méfaits n'ont rendu que trop fameux.

Voici ce qu'écrivait, il y a bien des années, à propos de ce passage, toujours dangereux, des frimas aux beaux jours, Henry de Parville :

CETTE pauvre lune rousse, on l'accuse de tous les maléfices, et il ne s'est trouvé encore aucun bon jury pour la disculper. Il est bien probable, cependant, qu'elle ne fait qu'assister au rouissement des végétaux sans participer à cet acte criminel au dernier chef. Elle est simplement témoin, semble-t-il, des gelées printanières. Il n'y a pas de lune rousse, à proprement dire ; mais comme nous le soutenons jadis, Babinet moi, il y a parfaitement une saison rousse. En avril et en mai, la terre n'est pas encore assez réchauffée pour faire face au déficit du rayonnement nocturne. Quand le ciel est clair et que par conséquent la lune brille dans tout son éclat, le sol rayonne du calorique avec intensité vers les espaces ; il perd plus qu'il n'a gagné dans la journée, et le refroidissement est très vif. Le rayonnement dépend de la surface des corps ; les jeunes pousses, les premières fleurs blanches perdent plus de chaleur que la surface brune des terres ; l'air lui-même reste plus chaud que la terre. Aussi arrive-t-il qu'un thermomètre placé à quelques décimètres du sol marque un ou deux degrés au-dessus de zéro, alors que la température du sol et surtout des jeunes végétaux, descend à un et deux degrés au-dessous de zéro et même plus. Si les vents humides ont régné avant les vents froids, la vapeur d'eau recouvre les jeunes fleurs, les congèle et la perte est certaine. La lune n'y peut rien ; mais le cultivateur, qui a besoin, par habitude, de s'en prendre à quelqu'un, met tout le mal sur le compte de l'astre poétique. Aussi, notre saison rousse n'aura jamais raison de la lune rousse bien autrement expressive ou de la *red moon*, lune rouge des Anglais, car il y a aussi en Angleterre une lune rouge qui n'opère pas en même temps que la nôtre.

En fait, si notre satellite joue un rôle dans le phénomène des gelées printanières, c'est en faisant prévaloir, à des époques du mois déterminées, des vents froids après les vents humides. Les marins, il est vrai, affirment que la lune mange les nuages et, dès lors, elle contribuerait à faire le temps clair ; elle deviendrait complice du délit et des dégâts constatés. C'est une opinion qu'il ne faudrait pas, en effet rejeter à la légère, mais qui, hélas, ne débarrassera personne des gelées de printemps. En 1892 comme 1862, la pleine lune rousse a coïncidé avec les trois saints de glace les 11, 12 et 13 mai. Les cultivateurs redoutent aussi les saints de glace et cela ne date pas d'aujourd'hui. Le jardinier du Grand Frédéric ne voulait pas

sortir ses orangers avant les jours des trois saints froids. Le roi allégué qu'il se moquait des saints de glace. Les orangers gelèrent sous les auspices de saint Gervais, de saint Pancrace et de saint Mamers.

A la vérité, les saints de glace depuis longtemps déjà sont assez capricieux, et il est arrivé souvent qu'ils ont fait acte de clémence. Cependant, ils nous ont paru sévères quand les 11, 12 et 13 mai ont coïncidé avec les lunistices et en particulier avec le lunistique austral, qui, d'habitude, fait prévaloir à cette époque de l'année, les vents froids. En 1892, le lunistique austral d'avril est venu à Pâques, et il a neigé ; le dernier lunistique d'avril est venu le 30, et il a neigé.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

9

PAR

RODOLPHE TÖEPFFER

Je passai au revers ; mais que tout était changé ! Héloïse avait pris le voile.... J'en fus ému, car je l'aimais, je partageais son ivresse, et belle que je me la figurais déjà, je la vis alors plus belle de tristesse, plus jeune sous les antiques arceaux du cloître d'Argenteuil, plus touchante succombant à ses douleurs jusqu'au pied des autels.... Le livre relatit le tout dans un gothique langage ; de ses pages antiques s'échappait comme un parfum de vétusté, en telle sorte que la vive impression du passé mariait son charme à la fraîcheur juvénile de mes sentiments.

Cachée dans ce monastère, Héloïse s'efforçait d'éteindre aux eaux de la piété des feux brûlants encore ; mais la religion, impuissante à guérir cette âme malade, ajoutait à ces tourments. La tristesse, les regrets amers, les remords, un insurmontable amour, dévorait les journées de cette pâle recluse ; ses yeux se mouillaient de larmes, elle pleurait Abélard absent, les jours de sa gloire et ceux de son bonheur. Femme coupable, mais bien touchante ! Belle et tendre pécheresse, dont l'infortune colore d'un charme poétique tout cet âge lointain !

« Abélard, traduisais-je avec émotion d'une lettre où Héloïse demande des forces à son amant, Abélard, que de combats pour ramener un cœur aussi perdu que le mien ! combien de fois se repentir, pour retomber encore ; vaincre, pour être ensuite vaincu ; abjurer, pour reprendre, pour ressaisir avec une nouvelle ivresse ! ...

« Temps fortunés ! doux souvenirs où se brise ma force, ou s'éteint mon courage !.... Quelquefois je verse avec délices les larmes de la pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu, la grâce victorieuse est près de descendre dans mon cœur.... puis.... votre image m'apparaît, Abélard.... Je veux l'écartier, elle me poursuit ; elle m'arrache à ce calme où j'allais entrer, elle me replonge dans ce tourment que j'adore en l'abhorrant.... Charme invincible ! lutte éternelle et sans victoire. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie dans ma cellule, soit que j'erre sous la nuit de ces ombrages, elle est là toujours là, qui plait seule à mes yeux qui les baigne de pleurs, qui jette le trouble et le remords dans mon âme !... Que si j'entends chanter l'hymne sainte, si l'encens s'élève vers la nef, si l'orgue rempli de ses sons l'enceinte sacrée, si le silence y règne.... elle encore, toujours elle, qui trouble ce silence, qui détruit cette pompe, qui m'appelle, qui m'entraîne hors des parvis. Ainsi votre Héloïse, au milieu de ces vierges paisibles que Dieu a reçues dans son port, demeure coupable, battue des orages, noyée dans une mer de passions ardentes et profanes.... »

* *

Après que j'eus savouré le puissant attrait de ces lignes mélancoliques, je me portai vers Abélard. Où le retrouvai-je ? Hélas ! l'orage avait grondé sur sa tête ; lui si brillant naguère, je le retrouvai déchu, proscrit, fuyant de retraite en retraite, et dérobant ses misérables jours aux fureurs de l'envie de la persécution : les saints le dénonçaient les moines lui donnaient du poison, les conciles lui brûlaient ses livres.... Abreuvé d'amertume il s'enfuit dans un lieu sauvage.

« Dans mes jours heureux, écrit-il lui-même, dans mes jours heureux, j'avais visité une solitude ignorée des mortels, habitée des bêtes fauves, où ne s'entendait que le cri rauque des oiseaux de proie. Je m'y réfugiai. Avec des roseaux je bâti un oratoire que je couvris de chaume, et m'efforçant d'oublier Héloïse, je cherchais la paix dans le sein de Dieu.... »

Je fis une pause dans ce désert que la lettre d'Abélard met sous les yeux, admirant l'étrangeté de ces antiques aventures, le mouvement passionné de ces vies, ce poétique assemblage d'amour et de dévotion, de gloire et d'amertume. Et, comme il arrive quand le cœur est amorcé et l'imagination séduite, j'oubliais les malheurs de ces deux infirmes pour ne me souvenir plus que cette ardente et mutuelle tendresse à laquelle je portais envie.

* * *

Abélard priait dans cet asile sauvage ; ailleurs on regrettait sa voix puissante, on plaingnait ses malheurs, et la renommée de sa fuite soudaine préoccupait la publique attente. Mais la ferveur et l'amitié avaient retrouvé sa trace ; quelques pèlerins, d'anciens disciples, arrivaient jusqu'à lui ; bientôt la foule, chargée de riches offrandes, prenait le chemin du désert. De ces dons Abélard avait bâti la belle abbaye du Paraclet, sur la place même où s'élevait naguère l'oratoire de chaume, lorsqu'il apprit que les moines de St-Denis, s'emparant du monastère d'Argenteuil, en avaient chassé les religieuses. Aussitôt, se dépouillant de son asile il appela sa chère Héloïse.

La jeune abbesse y vint avec ses compagnes. Devant elle s'était retiré Abélard, et l'abbaye de Saint-Gildas de Ruy, dans le diocèse de Vannes, abritait sa triste destinée.

Cette abbaye s'élève sur un rocher sans cesse battu par les flots de la mer. Nulle forêt, nulle prairie ne s'y voit ailleurs, mais seulement une vaste plaine où gisent sur un terreau stérile quelques pierres éparses. L'escarpement des rives, en mettant à nu des rocs déchirés, forme comme une ligne blanchâtre qui seule varie le morne aspect de cette contrée. De sa cellule, le solitaire voit la longue ligne s'enfoncer avec les golfs, reparaire aux promontoires, ceindre les côtes lointaines et se perdre dans l'immense horizon.

Cette affreuse terre ne fut point triste pour Abélard : son âme était plus triste encore. Toute joie y était tarie ; les fumées de la gloire s'en étaient envolées ; l'image même d'Héloïse n'y restait empreinte que pour y nourrir un regret amer, un repentir sombre. Cependant, au sein d'une solitude dont aucun bruit du monde ne variait la lugubre uniformité, l'illustre pénitent, ramenait sans cesse sur lui-même, repassait les égarements de sa vie : il sondait à loisir le vide de la gloire, la vanité des plaisirs ; il se pénétrait de plus en plus du néant des choses humaines, puis, ému pour Héloïse, dont l'impénitence se dévoilait dans des lettres brillantes il retrouvait quelque pieuse ardeur ; un saint effroi relevait son courage, ranimait ses forces éteintes. C'est alors que cet homme, grand autant qu'infortuné, entreprend la difficile tâche d'épurifier son âme, de briser les liens qui l'enchaînent encore à la terre, de tendre vers les célestes demeures et d'y entraîner avec lui son amante. C'est alors qu'il écrit cette fameuse lettre où, vainqueur enfin de cette lutte opiniâtre, il tend à son Héloïse une main de secours, il encourage ses efforts, soutient ses pas, et fait faire à ses yeux, au travers de la poussière du sépulcre, la vive et consolante lumière des yeux.

(A suivre).

Grand-Théâtre. — Le succès de la saison lyrique s'affirme de jour en jour. L'empressement du public ne faiblit pas, au contraire ; c'est à chaque représentation une salle archicomble. On se bat pour avoir des places. Ceci en dit plus que tous les éloges sur la valeur des artistes. — Demain soir, dimanche, le chef-d'œuvre de Gounod, *Faust*, qui sera monté avec grand soin.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS.